

du surréalisme le « chambardement » que celui-ci a opéré sur « le temps » (88) et, pour la construction de son ouvrage, il adopte cette temporalité avec ses sauts en avant ou en arrière, repères qu'il montre avoir été privilégiés par Breton. Ainsi peuvent se comprendre, pour le lecteur, les répétitions rencontrées d'une section à l'autre du livre, sauf lorsqu'il s'agit d'informations factuelles redonnées sans que soit fait le lien avec leur mention précédente.

La biographie proposée ne se veut ni « empirique » ni « romancée » (7) mais tributaire du « temps sans fil » (7, 214) de Breton et nourrie des recherches antérieures de Sebbag, avec l'ajout d'extraits de lettres, pas toujours inédites, entre Breton et Aragon, Nadja, Lise Deharme, ou enfin avec Simone Kahn, cette dernière correspondance publiée par Gallimard tout juste un mois après la parution du livre de Sebbag. Par les lettres, par les témoignages, dont celui d'Aragon, par la poésie de Breton aussi, et ses vers de *L'Union libre* composés en itinéraire du corps, Sebbag insiste sur la force de la « passion » de Breton pour Suzanne Muzard (184-185), comme il l'avait développé en 2004 dans *André Breton – L'amour-folie*.

Breton est rarement seul dans les zones d'écriture et de vie que Sebbag lui fait traverser, toujours accompagné d'un ami, poète ou artiste, vivant ou disparu, d'un « prédécesseur[r] » ou d'un « successeur[r] » (139). Dans l'ordre délibérément désordonné du livre, Breton côtoie Rimbaud entre le parc nantais de Procé et ses lettres redessinées dans le mot « porc » (9-10). Au couple Breton-Rimbaud vient se joindre Vaché, qui resurgit à maints endroits, y compris dans la pérennité que lui accordent les mots et la personne de Stanislas Rodanski (195-197). Après les conjonctions nantaises, Sebbag passe aux convergences et divergences de Bataille et Breton (18-27), puis considère Aragon avec Breton (29-52), notamment à travers les lettres envoyées par Aragon, en gardant sous silence leur édition de 2011 par Follet, pratique généralisée dans l'ouvrage, où toute référence aux travaux critiques a été laissée de côté, selon l'implicite d'une position anti-académique.

Apparaissent encore, auprès de Breton, formant avec lui « des duos, des trios » (98), voire plus, Ducasse, Soupault, Giacometti, Matta, Óscar Domínguez autour d'un rêve, le dessinateur Grandville pour une remontée dans le temps, Huysmans ; ou encore, et sans revenir sur chaque exemple, Valentine Hugo et Éluard pour une belle lecture par Sebbag du lieu et du mot « Baou », de ce site de vacances dans les gorges du Verdon où Breton « cosign[e] » (140) deux cartes postales. Par toutes ces associations, Sebbag s'emploie en connaisseur à faire ressortir la ligne surréaliste guidée par le hasard : les coïncidences, les heureuses trouvailles, l'écriture et le coup de crayon prémonitoires ou divinatoires propres à bousculer et épaissir le temps. Le livre communique avec le reste de l'œuvre surréalisante de Sebbag, mais dans sa somptueuse couverture s'avère un peu orphelin de notes, d'une bibliographie critique et d'un index.

Stephen Steele

Simon Fraser University

Selao, Ching ed. “La figure du père dans les littératures francophones.” *Etudes françaises* 52.1, 2016. 172 p.

La thématique de la figure paternelle est fort prisée chez les écrivains contemporains depuis les années 1980 et fait l'objet d'analyses surtout chez les auteurs de France et du Québec. Ching Selao, la rédactrice de ce numéro *d'Etudes françaises* rappelle dans sa présentation que le père dans les œuvres littéraires est souvent associé à une figure négative “absent, faible, irresponsable, vaincu, violent, incestueux, tyrannique”(5). Ce numéro spécial s'attache à reconsidérer cette image à partir d'un éventail plus large d'œuvres fictives de la Francophonie.

Isaac Bazié dans “Discours et aphonie des pères : figure du père dans le roman africain francophone”(17) met tout d’abord en exergue la place du père dans la littérature coloniale (Laye, Oyono, Belaya, Bâ) : figure à la fois de domination de la femme en privé mais affaiblie dans l’espace public face au colonisateur. Bazié complète ses recherches en s’intéressant à sa représentation dans des oeuvres post-coloniales (Kossi, Boni). A nouveau en position de victime mais cette fois-ci face à des situations de violence extrême, le père se réfugie dans le mutisme d’un “homme qui n’est pas mort, mais qui ne vit pas non plus” (30).

Anne Marie Miraglia envisage dans deux ouvrages d’Assia Djébar la représentation paternelle dans la relation avec sa fille aînée (*Nulle part dans la maison de mon père* et *L’amour, la fantasia*). Il s’agit d’une réflexion sur ce père “culturellement hybride” (40) qui guide sa fille vers une éducation européenne provoquant alors des hésitations chez celle-ci. En effet, reconnaissante envers celui qui l’a mise au contact de cette nouvelle culture donc d’une certaine liberté, elle exprime un regret au sujet de l’absence de connaissance de la langue arabe et des traditions propres à son pays. Selon Miraglia, la figure paternelle se caractérise par son ambivalence car au contact de deux cultures.

Evelyne Ledoux-Beaugrand et Anne Martine Parent se penchent sur le récit paternel d’un enfant de harki dans *Moze* de Zahia Rahmani en faisant un parallèle avec Antigone. En effet, les deux auteures envisagent le récit comme sépulture, “en le relevant [le père] au rang de fils de la République française” (56) comme Antigone qui persiste à relever le frère, à lui justifier une sépulture digne de tout être humain. Cette étude souligne une écriture qui s’apparente à une pièce de théâtre : divisée en cinq parties avec une alternance de dialogues et de monologues.

Dans “Maryse Condé et les pères fondateurs de la Caraïbe francophone” (73), Ching Sélao examine la relation de Condé à Césaire dit “le père” puisqu’à la base de l’affirmation francophone caribéenne. Il s’agit pour Sélao d’une relation qui oscille entre une condamnation de la notion de négritude et une fidélité à cet écrivain, “la fille se réclamant du legs des maîtres tout en l’interrogeant” (89). Sélao enrichit sa réflexion avec Franck Fanon, héritier lui aussi des idées de Césaire et qui comme Condé, sut aussi les remettre en question.

Yolaine Parisot rapproche l’ouvrage *L’énigme du retour* de Dany Laferrière du texte d’Aimé Césaire, *Cahier d’un retour au pays natal*, jugeant que le protagoniste ne revient pas uniquement dans son pays d’origine pour enterrer son père mais aussi pour faire le deuil de cette figure exilée elle aussi d’Haïti depuis de longues années.

Alors que le père dans la littérature haïtienne contemporaine est souvent celui d’un homme absent ou tyrannique, Christiane Ndiaye révèle que cette image s’est transformée dans les écrits caribéens dits “populaires.” Son étude, basée sur un feuilleton (*Kool-Klub* de K. Mars) paru dans un journal hebdomadaire, un polar (*Saison de porcs* de G. Victor) et le roman *Absences sans frontières* d’E. Trouillet, révèle des pères attentionnés, soucieux du bien-être de leur famille plutôt que des pères volages ou abandonnant leur famille. Cependant, si ce dernier cas se présente, ils devront en subir les conséquences.

Enfin, la section “Exercices de lecture” qui suit le dossier thématique s’ouvre avec l’étude d’Anne Elaine Cliche qui démontre la transgression du tabou de l’inceste chez Pierre Guyotat où le corps est omniprésent, “supplicié – celui de l’esclave-putain,”(128) décrit dans toute sa crudité. Quant à Keling Wei, elle s’intéresse au rapport complexe à l’Algérie chez trois écrivains reconnus (Camus, Cixous, Derrida) par le biais de l’impact de ce pays dans leurs écrits autobiographiques : “chez ces trois auteurs, l’Algérie constitue un *motif* qui déclenche, innerve, scande ce processus de l’écriture” (149).

Ce numéro spécial d'*Etudes françaises* remplit fort bien son objectif de départ, celui de donner sa place à l'importance de la représentation du père dans des œuvres francophones en insistant sur l'évolution de cette figure à l'époque post coloniale.

Béatrice Vernier

Lakehead University

Di Cecco, Daniela, ed. *Girls in French and Francophone Literature and Film*. Leiden-Boston: Brill – Rodopi, 2015. French Literature Series (Volume XL). 189 p. + 13 p. of introduction.

Born out of the peer-reviewed submissions selected for the 40th Annual French Literature Conference at the University of South Carolina, *Girls in French and Francophone Literature and Film* is a carefully edited volume of fourteen essays on a topic that has not historically received or merited significant academic attention. Editor Danielle Di Cecco explains:

The theme for our fortieth French Literature Conference is linked to that of an earlier one organized in 2004 on “The Child in French and Francophone Literature and Film.” At that time, as a yet-to-be tenured assistant professor, I hesitantly proposed the topic of “The Child,” motivated by a desire to add the still marginal field of children’s literature to our regular rotation of French course offerings. When it came time to choose a theme (and director) for our 2012 conference, I much less hesitantly suggested to narrow the focus of the conference to girls specifically, inspired by my own long-standing interest in the interdisciplinary field of girls’ studies. On the one hand, the theme of girls takes us even further into the margins, as girls’ experience has historically been viewed as a mere deviation from the “normative” male model and thus unworthy of serious study. On the other hand, it firmly anchors the conference and the present volume at the intersection of French and Francophone studies and the burgeoning field of girls’ studies. (IX-X)

The range and depth of the articles in this edited volume is commendable. In “Matières premières de l’instruction des petites filles dans les écrits de femmes au dix-neuvième siècle,” Bénédicte Monicat explores how *livres d’instruction* contributed to the breaking down of the restrictive barriers encountered by young women in the nineteenth century. Similarly, Rachel Williams shows in “Representations of Gender and Genius in Nineteenth-Century Fiction for Young Girls: The Case of Sophie Ulliac Trémadeure’s *Contes aux jeunes artistes* and *Émile, la jeune auteur*” that even though Trémadeure creates a female protagonist who is every bit as intelligent as a male protagonist, the overall message of these stories is that limitations prevent a female from reaching her full potential. Mother-daughter relationships are examined in both Anna Norris’ “Mauvaises mères et filles meurtries dans les textes d’Irène Némirovsky” and Kalinka Alvarez’s “De Mademoiselle Bertrand de Beauvoir au Castor: variations du moi dans les *Cahiers de jeunesse* de Simone de Beauvoir.” Conference keynote speaker Brigitte Rollet, Laura Di Spurio and Hélène Fiche offer essays on film, with Rollet paying specific attention on Jacqueline Audry, the first filmmaker in France to address a female audience by emphasizing girls as the main focus of the film. The essays by Evelyne Thoizet, Mamadou Samb, Adelheid Eubanks, Rebecca Léal, and Annick Jauer offer insightful perspectives on the multitude of factors that play a role in the life of a female adolescent. In particular, in “*L’Élégance du hérisson*: La mise en scène d’une nécessaire adolescence de l’écriture” Jauer tackles social class and how a young female narrator prefers to commit suicide rather than suffer under the oppression of an overly critical Parisian bourgeois society. Completing the volume in fine fashion are Frédérique Chevillot’s “Les puissantes petites filles de papier d’Amélie Nothomb” which includes a linguistic